

Jean-Pierre Dao

2084, l'hybride



Jean-Pierre Dao

2084, l'hybride

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4136-2

Dépôt légal : Septembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

01 – La leçon	7
02 – La patrouille	17
03 – L’erreur	27
04 – L’application.....	33
05 – La réaction	47
06 – L’entretien	65
07 – L’assaut.....	77
08 – La décision.....	95

01

La leçon

Guidé par le ruban magnétique fixé au sol, le car de ramassage s'engage dans l'avenue principale. Le chauffeur ralentit son allure et s'empare de son micro :

– Ici véhicule 217. Demande autorisation décrochage pour école Georges Washington.

Aussitôt après, un voyant vert clignote sur le tableau de bord autorisant la manœuvre. Satisfait, le conducteur bifurque sur la droite et s'arrête quelques instants plus tard devant l'établissement scolaire. Après avoir reconnu le véhicule, un employé ouvre le portail électrique. Le camion s'engage lentement dans la cour.

En plus des enfants sortant bruyamment, quatre adultes les accompagnent. Deux d'entre eux sont des employés aux cuisines venant prendre leur service.

Quant aux deux autres, personne dans l'établissement ne les a vus auparavant. L'un est un militaire, l'autre un individu grand et maigre à la démarche hésitante. Les deux employés croisent le

directeur de l'établissement qui marche à la rencontre des nouveaux arrivants :

– Bonjour, Monsieur Monroe. Ces gens viennent pour vous ? Demande l'un des employés en désignant du doigt les deux personnes derrière lui.

Géné, le directeur affiche un instant d'hésitation avant de répondre :

– Je pense que oui...

Baker comprend qu'il a posé une question indiscreète. Il n'insiste pas et rejoint son collègue quelques mètres plus loin :

– C'est qui ces types ? Demande l'autre.

– Je ne sais pas et puis je m'en fous complètement.

– Quel caractère. Quelle mouche te pique ?

Baker n'éprouve pas le besoin de répondre. Ils entrent tous les deux par l'accès de service et filent au vestiaire. Les deux employés se mettent en tenue, enfilent leurs tabliers et leurs bonnets pour se rendre en cuisine. Ils nettoient de grandes cuves en inox. Au bout de quelques minutes, Baker s'interrompt et s'empare d'un papier plié qu'il tient dans sa poche de pantalon. Il le tend à son camarade :

– C'est ma feuille d'incorporation. Je pars dans une semaine me battre en Europe pour tuer des types que je ne connais même pas...

– Saloperie de guerre. Juge l'autre à haute voix. Si ça peut te consoler, j'ai reçu la mienne hier soir.

Les deux hommes se regardent puis continuent à travailler en silence. La nouvelle de leur mobilisation se passe de commentaire. Mais au bout de deux minutes, Baker ne peut s'empêcher de demander à son camarade :

– Si on part se battre, qui va faire notre boulot pendant notre absence ?

Dans la cour, le directeur et le militaire viennent de terminer leur entretien. Celui-ci salue réglementairement avant de partir tandis que Monroe appelle un agent d'entretien. Ce dernier s'approche et écoute les consignes du directeur concernant le nouveau venu.

C'est à ce moment que retentit une sonnerie dans la cour de récréation. Les élèves ramassent leurs affaires et se dirigent rapidement vers l'entrée de l'établissement où les attendent les instituteurs. Ces derniers leur intiment l'ordre de se calmer et d'observer le silence.

Les portes de la classe s'ouvrent et les élèves se précipitent à leur place sous les yeux de l'institutrice. Quand tout le monde est installé, attendant impatiemment la leçon du jour, la maîtresse referme la porte et monte sur l'estrade :

– Bonjour, les enfants. Aujourd'hui, c'est au tour d'Allison de marquer ce jour au tableau...

La petite fille se lève, quitte sa place et se dirige vers le tableau noir. L'institutrice lui remet une craie :

– Vas-y Allison et concentre-toi. Observe la maîtresse bienveillante.

Allison lève la craie et inscrit la date du jour :

– Bien. Mardi 22 novembre 2047. C'est ça, Allison. Tu peux remettre la craie dans le casier et t'asseoir à ta place.

Quand la petite fille a repris sa place, Madame Parker enchaîne :

– Aujourd’hui, nous allons commencer par une leçon de choses... Elle se retourne et écarte les pans du tableau noir pour laisser apparaître une grande affiche illustrée par des croquis. Puis elle s’empare d’une longue tige de bois :

– Vous allez me nommer les différents éléments que je vais vous montrer.

Elle tend la badine vers l’affiche et se tourne vers les élèves qui répondent en chœur :

– Un chat !

– Un chien !

– Un homme !

– Une femme !

Au bout d’une demi-heure, Madame Parker pose son stick de bois :

– Voilà les enfants, vous venez de nommer les différentes et principales formes de vie régnant sur cette planète et qui se classifient selon différents groupes : Les mammifères, les insectes, les oiseaux, les poissons, les reptiles. On pourra, bien sûr, trouver des subdivisions et même des exceptions mais dans l’ensemble, tous les groupes se trouvent rassemblés ici et... Madame Parker s’interrompt car un élève vient de lever la main :

– Oui, Eccleston, tu veux dire quelque chose ?

Le petit garçon blond au visage tavelé de taches de rousseur se lève et timidement prend la parole :

– Madame Parker. Sur le panneau, je pense qu’il manque quelque chose...

L’institutrice se retourne brusquement face au tableau puis revint vers l’élève :

– Il ne manque rien. D’après toi, il manquerait quelque chose ?

L’enfant baisse la tête car il sent tous les regards posés sur lui :

– Eccleston, tu peux parler. Tu ne seras pas grondé. Affirme Madame Parker.

Intimidé, l’enfant trouve le courage de regarder sa maîtresse :

– Je pense qu’il manque des hybrides...

– Des quoi ?

– Des hybrides. Une nouvelle génération d’êtres vivants qui doivent assister les humains.

– Mais dans quel monde vis-tu ? Dans quel mauvais magazine de bandes dessinées as-tu lu cela ? S’énervé Madame Parker en faisant des gestes secs pour appuyer ses réponses.

– C’est la vérité, M’dame. Mon papa est ingénieur à l’Institut génétique et...

– Tais-toi. Plus un mot. Assieds-toi... Ordonne Madame Parker.

Madame Parker regarde gravement le petit garçon sentant que ce dernier sait quelque chose qu’elle ignore. Quelque chose qui n’avait rien à voir avec une quelconque affabulation d’un jeune enfant. Son père travaille effectivement à l’Institut Gouvernemental de Recherches Génétiques. Peut-être que son père lui aurait révélé le fruit de ses recherches, en aurait divulgué une partie à son fils. Comment savoir ?

Une fois la journée terminée et que les enfants sont rentrés chez eux, elle repense aux affirmations d’Eccleston. Curieux discours pour un enfant de dix ans qui ose prétendre qu’il en sait plus que sa maîtresse. Une nouvelle race d’êtres vivants ! Encore

un délire stupide, un délire d'un gosse mythomane en mal d'inspiration.

Madame Parker bouillait intérieurement. Non par les prétendues affirmations du jeune garçon mais parce qu'elle éprouvait la désagréable sensation d'avoir perdu la face devant les autres élèves. Qu'elle s'était rendue ridicule en s'énervant toute seule devant l'assemblée. Il fallait rattraper le coup. Toujours donner l'impression de dominer la situation sans ça, on est fichu. Les enfants sont des prédateurs en puissance. Ils n'attendent que le moindre instant de faiblesse pour frapper leur adversaire. En l'occurrence, la personne qui représente l'autorité : l'institutrice. S'énervier et perdre son sang froid, c'était prouver à ces enfants qu'on ne contrôlait plus rien et, qu'à partir de là, toute autorité commençait à se fissurer et pouvait s'écrouler comme un château de cartes. Le respect des institutions, l'autorité parentale, tout quoi ! Et ce petit merdeux, avec son histoire, allait tout foutre par terre :

– Je n'aurais pas dû m'énervier... Pense-t-elle. Trouver une parade. Oui, c'est ça. Convoquer les parents de l'élève en accusant celui-ci de propager des rumeurs stupides pouvant provoquer des désordres psychologiques graves dans le comportement de ses camarades.

Elle se lève brutalement de son bureau et sortit victorieusement de la salle de classe pour se diriger vers le bureau du Chef d'établissement.

Réjouie d'avoir trouvé une solution à son épineux problème, Madame Parker frappe deux fois à la porte de Monsieur Monroe. Une voix grave l'invite à entrer. Le directeur affiche une cinquantaine réjouie et grassouillette. Son costume impeccable est

souligné par un nœud papillon qui renforce ce sentiment. Mais derrière l'homme débonnaire se cachait un chef inflexible, un véritable monument d'autorité et la bonne marche de l'établissement pouvait s'appuyer sur lui :

– Madame Parker. Entrez, je vous en prie. Que puis-je pour vous ?

– Monsieur Monroe. J'ai à vous entretenir d'un fait troublant.

– Asseyez-vous, Madame Parker. Je vous écoute.

Tandis que l'institutrice s'assoit, le Directeur se cale dans son fauteuil appuyant fermement ses épaules sur le dossier, comme pour s'attendre, instinctivement, à apprendre une nouvelle qui va le plonger dans un profond embarras.

Madame Parker raconte l'incident. Elle affiche une attitude outrée, plus par le fait que son autorité et son savoir pouvaient être remis en question, que par le discours complètement aberrant de ce jeune élève.

Monsieur Monroe joignit ses deux mains en croisant les doigts et en appuyant ses coudes sur le bureau. Cette attitude n'avait pas échappé à Madame Parker. Elle signifiait que le Directeur était visiblement contrarié par ce qu'il venait d'apprendre. Probablement, il aurait à prendre une décision n'allant pas forcément dans le sens espéré par l'institutrice :

– Madame Parker. Si je comprends bien, vous considérez la réflexion du jeune Eccleston comme incongrue et vous souhaitez convoquer les parents à ce sujet.

– C'est bien cela, Monsieur le Directeur.

Monsieur Monroe décroise ses doigts et écarte les mains en signe de résignation :

– C’est effectivement un motif légitime, mais avant toute chose, je dois vous informer de certains détails dont j’ai eu connaissance ce matin même...

Madame Parker ouvre de grands yeux. Qu’est-ce que le directeur allait lui apprendre ?

– Madame Parker. Vous connaissez la situation politique actuelle. Voilà maintenant trente ans que nous sommes en guerre avec la confédération des états indépendants qui sont en opposition politique avec l’union des pays fédérés dont nous faisons partie. La majeure partie des théâtres d’opérations s’effectue sur le sol européen dans des pays qui n’ont rejoint aucun camp et qui, dans leur malheur, ont voulu conserver leur neutralité. Vous savez également que les antagonistes se refusent, d’un commun accord, à utiliser l’arme nucléaire. Les conflits se déroulent donc d’une manière conventionnelle...

– Et alors ? Demande Madame Parker surprise que la conversation prenne une telle tournure.

– J’y arrive. Cette guerre entre, d’une part, le continent Américain tout entier et, d’autre part, l’Asie et la Russie a exterminé et englouti une quantité immense de combattants et de matériels. On ne trouve maintenant plus personne pour travailler dans les usines et les entreprises à part des enfants et des vieillards. Monroe s’interrompt pour se saisir d’une cigarette :

– Vous permettez ?

– Oui, allez-y. Avec l’autorisation de son interlocutrice, le directeur allume sa cigarette et reprend :

– Devant la pénurie de main d’œuvre, le gouvernement a lancé un nouveau projet. Le projet Underhuman. C’est un projet complètement fou.

Créer des êtres vivants issus d'un croisement génétique à partir d'un ADN humain et d'un ADN végétal...

Là Madame Parker n'aurait pas été plus surprise si une soucoupe volante atterrissait dans la cour de récréation. Elle ouvrit de grands yeux et resta bouche bée :

– Qu'est-ce que vous dîtes ? Parvint-elle à bredouiller.

– Non, ce n'est pas un canular. Ces êtres créés de toutes pièces sont donc des hybrides, c'est comme ça que les généticiens les appellent. Un croisement de chair humaine et de végétation. Ils sont contrôlés par un implant électronique accolé sur les tempes qui leur octroie juste ce qu'il faut pour qu'ils soient opérationnels pour les tâches spécifiques qu'ils auront à accomplir...

– Mon Dieu, c'est pas possible... Constate Madame Parker.

– Dieu n'y est pour rien. Nos dirigeants ont donc créé une nouvelle race de travailleurs à bon marché qui vont remplacer les hommes partis au combat. J'ai reçu ce matin une brochure qui explique tout ça. Dans les jours qui vont venir, il faut s'attendre à les voir partout. Balayer les rues, ramasser les poubelles, faire la cuisine et usiner des pièces d'armement !

– Mais vous me dîtes que le gouvernement a créé une nouvelle race d'esclaves et c'est tout ce que ça vous fait ? S'écrit Madame Parker en se levant d'un bond.

– Je n'y peux rien. D'ailleurs, que pouvons-nous faire ? S'y opposer ? Vous savez très bien le sort qui attend les opposants dans ce pays...

– On peut quand même donner notre avis sans pour autant s’opposer aux directives de notre gouvernement. Il s’agit bien d’êtres vivants quand même ?

– C’est vrai. Mais ce ne sont pas des humains, ni même des citoyens. Ils n’ont aucune identité. Ce sont des produits, juste des produits avec des codes barres tatoués sur leurs avant-bras...

Madame Parker regarde son directeur d’un air grave. Des souvenirs pénibles. Des atrocités subies par ses arrières grand parents. Un autre siècle, une autre guerre. Des individus fichés. Des esclaves tatoués.

Elle ne vit, dans les yeux de son interlocuteur, qu’une triste résignation. La résignation de quelqu’un à qui l’on ne demande rien ou qui ne veut pas s’impliquer. Peut-être la constatation d’une regrettable décision gouvernementale qui va créer davantage de problèmes qu’il ne va en résoudre.

Sentant l’institutrice hésitante et dubitative, Monroe se lève de son fauteuil et se dirige vers la fenêtre :

– Madame Parker. Approchez, je vous prie. Dit-il en écartant les rideaux.

La femme s’approche étonnée et plonge son regard vers la cour de récréation :

– Je suis sensée regarder quoi, Monsieur Monroe ?

– Celui qui balaie la cour en ce moment. Désigne-t-il du doigt un individu maigre à la démarche gauche et hésitante. Madame Parker fronce les sourcils puis elle comprit en s’immobilisant. Comme si elle ressentait un coup violent dans l’estomac :

– Vous voulez dire que c’en est un ?

02

La patrouille

Jeudi 14 février 2048 – 22h37 – Front Européen – Espagne.

Il pleut, il y a du vent. Sur le chemin boueux, le camion cahotant progresse difficilement en direction des premières lignes. Il y a deux hommes à l'avant. Un deuxième classe fait office de chauffeur et un officier est assis à sa droite. A l'arrière, occulté d'une bâche, personne ne sait ce qu'il y a. Le camion ralentit à un premier contrôle. Le garde s'approche de la cabine :

– Ordre de mission. Ordonne-t-il au chauffeur qui vient de baisser sa vitre.

L'homme s'exécute et remet un papier au soldat qui l'examine :

– OK, c'est en ordre. Allez-y.

Le camion redémarre et pénètre plus avant dans un dédale de casemates et de hangars. Finalement il freine devant un dépôt de matériel. Les deux hommes sortent et se dirigent à l'arrière. Le chauffeur écarte la

bâche et l'officier demande à ceux qui sont à l'intérieur de sortir.

D'une manière lente et automatique, une douzaine de soldats enjambent la margelle arrière et se retrouvent immobiles à côté du camion sous les regards des autres militaires intrigués par le comportement gauche des nouveaux venus.

Qui sont donc ces hommes ? Ils paraissent aussi à l'aise et expérimentés qu'un canard en présence d'un tire-bouchon. L'officier appelle un soldat présent et lui transmet des documents. Celui-ci salue et se retire aussitôt en courant.

Un sergent achève de boire un café quand le soldat vient à sa rencontre :

– Sergent. Il y a un colonel qui vient d'arriver et il m'a chargé de vous remettre ça...

Le sous-officier repose son gobelet de café et s'empare de la missive dont il décachette l'enveloppe. Il lit en fronçant les sourcils :

– C'est pas possible, ils sont déjà là...

– Pardon, sergent. Vous disiez ?

– Rien. Mettez-vous à la disposition du colonel.

Le soldat salue tandis que le sergent s'enfonce déjà dans les boyaux des tranchées.

Le ciel de nuit rougeoit de quelques lointaines explosions. Quelques instants plus tard, on entend des déflagrations sourdes et diffuses.

Le colonel Lancaster regarde l'horizon avec des jumelles à infrarouges. Situé sur le bord de la tranchée, dans une tourelle d'observation en acier dont la vitre de douze centimètres d'épaisseur lui assure une totale sécurité, il épie le moindre mouvement sur le No Man's land. Rien ne bouge. Il

regarde sa montre. Dans peu de temps, un nouvel assaut va être donné.

Le capitaine Winthorp l'assiste. Il est inquiet de l'attitude désinvolte du colonel :

– Mais pourquoi se comporte-t-il comme ça ? Pense-t-il. Je ne l'ai jamais vu dans cet état-là. Serait-il informé de quelque chose ? Forcément.

Lancaster se retourne et s'adresse à son subordonné :

– Capitaine. Les sections d'assaut 17, 18 et 19 sont prêtes ?

– Oui, mon colonel. Elles sont situées à cinq cents mètres à droite. Dès votre signal, elles s'élanceront, en silence, vers le pont tenu par les positions adverses. Ensuite, elles en prendront possession.

– Sont-elles équipées en lunettes à infrarouges et ont-elles des silencieux ?

– Oui, mon colonel. C'est fait.

Satisfait, Lancaster ébauche un sourire de satisfaction :

– Parfait capitaine. Dans quelques minutes, nous allons lancer une opération de diversion qui va immanquablement attirer le feu ennemi. Pendant qu'ils seront occupés par ces nouveaux venus, nos sections partiront à l'assaut et s'empareront de l'objectif désigné.

– Des nouveaux venus, mon colonel ?

– Oui capitaine. J'attends ce soir des éléments de renforts qui viennent nous appuyer pour des opérations délicates.

– Des renforts ? Mais normalement nous n'en recevons que dans dix jours...

– Cela n’a aucun rapport avec les troupes promises. Les renforts en question font l’objet d’un projet expérimental.

Winthorp fronce les sourcils et au moment où il va demander de plus amples explications, un sergent les rejoint dans la tranchée et les salue réglementairement :

– Mon colonel. Les renforts spéciaux sont en position et attendent les ordres.

Lancaster descend de sa position d’observation et range ses jumelles :

– Capitaine Winthorp. Cela devrait vous intéresser de constater par vous-même les éléments que l’on nous amène... Leur intervention est prévue pour 22h45. Un quart d’heure plus tard, les autres sections partiront pour s’emparer du pont... Comme Winthorp a une hésitation, Lancaster reprend :

– Allez-y, capitaine. C’est vous qui superviserez cette opération dans quelques minutes. Je vous conseille de vous y mettre dès maintenant.

Winthorp salue son officier supérieur et s’adresse au sous-officier :

– On y va, sergent.

Les deux hommes quittent cette partie du boyau pour se retrouver, quelques minutes plus tard, sur une partie plus large de la tranchée. Partie plus évasée équipée de guérites et d’abris où s’entassent les hommes et le matériel.

La section chargée de la diversion se tient prête. Debout, immobile comme des statues, sous les regards inquiets des autres soldats intrigués par leur aspect physique et leur comportement.

Winthorp, surpris par l'attroupement des soldats autour des nouveaux venus, arrive et d'une voix autoritaire :

– Allez tous vous préparer. Chacun à son poste. On passe à l'action dans vingt minutes.

Comme par enchantement, le groupe se dissout laissant au milieu du caillebotis de bois et d'acier une douzaine de soldats immobiles, raides, les bras le long du corps.

Winthorp s'approche intrigué et demande à l'un d'eux :

– Soldat. Donnez-moi votre matricule et le nom du responsable de votre compagnie. Qui vous envoie ?

Mais le soldat ne répond pas. Il n'a aucune réaction et semble ne rien éprouver. Winthorp le regarde et constate la blancheur cadavérique du visage et son extrême maigreur. De profondes orbites renfermant des yeux ternes et sans expression. Le cou, long et mince, supporte mal la tête de petite taille et semble flotter sous le casque lourd muni du micro et des écouteurs réglementaires. Même les treillis paraissent immenses pour ces hommes :

– Mais vous êtes malade et...

– Il ne vous répondra pas, capitaine.

Winthorp, surpris, se retourne par l'arrivée du nouveau venu :

– Pourquoi ne me répondrait-il pas ? Et qui êtes-vous ?

– Colonel Sedgwick, officier détaché spécial. C'est moi qui ai amené les nouvelles recrues.

Les deux militaires se saluent et Sedgwick enchaîne :

– Ne perdez pas votre temps à leur adresser la parole. Ils n’ont pas été formés pour ça. Les soldats que vous voyez là ne sont pas des êtres humains mais des projets de laboratoire. Ils sont le résultat d’un croisement génétique et leur programmation tient dans l’implant électronique fixé à la tempe gauche de leur tête. Cet implant a également pour but de brider leur volonté et annihile complètement leur personnalité.

Winthorp se détourne de Sedgwick et revient vers les soldats. Il constate des faciès sans âmes, des corps décharnés. Des êtres qui semblent si fragiles que le moindre coup de vent pourrait les faire basculer :

– Comment pensez-vous utiliser ces... Soldats, Colonel ? Du premier coup d’œil, on voit que ces gars-là n’ont aucune expérience du feu. De plus, ils paraissent malades et chétifs. Ils vont se faire déglinguer au bout de trente secondes.

– C’est précisément ce qu’on leur demande. Pas plus. La survie de cette mission sera limitée...

Winthorp réalise la gravité des propos du colonel :

– Vous voulez dire qu’on va sacrifier ces types ?

Un sourire las du colonel fait office de réponse tandis que résonne l’alarme de sa montre. Il s’adresse à la section qui se met immédiatement au garde à vous et s’approche des échelles de sortie :

– Ils ne manqueront à personne, capitaine. C’est juste de la chair à canon uniquement conçue dans ce but.

Winthorp regarde le colonel consulter de nouveau sa montre et immédiatement après, il crie un ordre.

Tous les soldats se ruent mécaniquement vers les échelles et sortent des tranchées. Leurs fusils, équipés